

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 41 (1970)

Heft: 5

Artikel: Rapports entre l'homme et la nature

Autor: Krähenbühl, Charles

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-824778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rapports entre l'homme et la nature

par Charles KRÄHENBÜHL

« ... *Nature, milieu vital de l'homme.* »

Dans le cadre de ce propos, il est utile d'en bien définir les termes.

Si je commence par l'homme, c'est que la définition dans ses rapports avec la nature est simple, brève et sans appel. *L'homme est le plus grand prédateur de tous les animaux.*

Voilà qui est clair et sans interprétation obscure possible. Toutefois, chacun peut apprécier cette définition à la lumière de ses propres conceptions de l'équilibre des différents milieux, des différents biotopes naturels.

La définition de la nature, en revanche, est déjà tout un plan, tout un programme qui s'inscrit d'ailleurs dans celui de l'ensemble des sciences naturelles. Comme un tel programme ferait éclater les limites de cet article, force est de le concentrer dans quelques notions fondamentales sans trop le réduire, toutefois, à un squelette décharné et hideux.

Nonobstant ces restrictions, nous nous efforcerons de laisser à ces notions assez d'étoffe physique et spirituelle pour lier solidement et logiquement les rapports entre la nature et l'homme.

Notions fondamentales

a) *Lithosphère*. La croûte terrestre ou lithosphère (de *lithos* = pierre) forme la mince pellicule solide qui nage sur les masses en fusion de notre planète. Elle correspond au règne minéral. Depuis qu'on connaît la prodigieuse activité des particules constituant l'atome, on n'ose plus le taxer de règne inanimé (inanimé pris dans le sens figuratif de « sans mouvement »). Peut-être qu'un jour, le sens propre de « privé d'âme » se révélera abusif, grâce à la quête philosophico-scientifique.

b) *Phytosphère*. Le recouvrement de la lithosphère par la végétation est la phytosphère (de *phytos* = plante). Le terme de sphère n'est nullement usurpé, car la croûte terrestre est à ce point envahie par la végétation que seuls les déserts de sable et les glaces en sont exempts.

c) *Zoosphère*. Compte tenu de la densité des bactéries, qui se chiffre à plusieurs millions par centimètre cube de terre, le monde animal forme également une vraie sphère autour du globe, en excluant toutefois les mêmes déserts de sable et de glace que pour la phytosphère (*Zoosphère*, de *zoon* = animal).

d) *Noosphère*. Il est impensable de saisir tous les rapports de la nature avec l'homme en faisant abstraction du monde de la pensée, de l'esprit. Aussi, à l'instar de Teilhard de Chardin, nous conservons cette notion de noosphère (de *noos* = pensée), de sphère de pensées, d'esprit, entourant la terre, pénétrant la matière et se diffusant dans l'espace et dans le temps jusqu'à l'origine de l'univers. C'est par l'esprit que nous pourrons aborder les rapports de la nature avec l'homme sous l'angle esthétique, sentimental, idéal et moral.

Rapports de l'homme avec le règne minéral

La réflexion un moment arrêtée sur les rapports qui lient l'homme au règne minéral révèle une telle abondance, une telle diversité que dans une étude aussi limitée, on ne peut que les effleurer. Il ne faut s'en tenir qu'à quelques usages appliqués par l'homme aux éléments constituant la croûte terrestre et qu'il puise dans les roches (momentanément) stables ou meubles, les strates plastiques ou cristallisées, dans celles qui sont liquides ou gazeuses. Dans son ingénuité, l'homme s'est créé des rapports avec chacune d'elles.

Vraisemblablement, la première utilisation de matériel minéral fut la construction d'un foyer. Le contact intentionnel suivant fut, selon toute probabilité, de creuser une tombe. Entouré d'animaux carnassiers qui, quoi qu'on en pense, ne l'importunaient guère (Koby), il en protégea ses morts par inhumation. Par cette pratique respectueuse, l'homme restituait à la terre les éléments qu'il lui avait empruntés. *Pulvis es...*

Tout en creusant, l'homme rencontra des glaises plastiques qui, à l'air, prennent une solide consistance. En leur imprimant une forme concave, il a créé la poterie. Il découvrit aussi des noyaux de silex dont les éclats inaugureront le paléolithique ; des minérais donnant le départ à l'âge du bronze. En revanche, les pépites récoltées et coulées dans des formes artistiques servirent à orner les temples et les palais, à régler les échanges aussi et à façonner le veau d'or.

En ouvrant l'huître, il en tira la perle qu'il suspendit à l'oreille de sa compagne. Il assembla le corail en collier qui bruissait dans la danse. Faisant éclater les roches cristallines, il vit briller la gemme précieuse dont il orna ses doigts et son front.

Passant par de nombreux avatars, l'industrie née de l'extraction de minérais fit naître l'industrie des métaux, alimentant la fine mécanique et la lourde industrie.

Si la découverte d'un filon amorce une ruée sur l'or, la présence d'une nappe de pétrole déclenche la ruée des derricks. La valeur attribuée à ces deux produits de la terre allait conférer la puissance à ceux qui les possèdent et conditionner la politique des grands et des supergrands de ce monde.

A ce niveau, les rapports entre la nature et l'homme perdent toute signification. Aussi allons-nous les rétablir en évoquant les contacts simples, directs, quotidiens du cultivateur avec l'humus fertile ; ceux de l'horticulteur, du jardinier, du terrassier, du mineur, transformant l'écorce terrestre en jardins potagers qui nourrissent, en jardins d'agrément qui charment, construisant des chemins, des routes, des autoroutes, des voies ferrées, des puits, des galeries, des tunnels.

Dans ces rapports directs et personnels, même par le truchement de l'outil ou de la machine, l'homme construit, bouleverse, transforme et adapte à son usage la fine pellicule minérale recouvrant notre globe, lui conférant un aspect différent, qui s'écarte toujours plus du visage originel de la nature. Excédé par les changements engendrant la laideur, l'homme recherche déjà ce visage originel dans le choix qu'il fait de l'endroit où il construira sa maison de week-end.

Autres sont les rapports de l'homme de science avec le règne minéral. Ceux du géologue, dont les recherches ont permis de comprendre la

structure de l'écorce terrestre, son évolution et la répartition des roches sédimentaires à travers les strates en place et les strates bouleversées. Ceux du pétrographe qui renseigne sur la composition minéralogique et chimique des roches. Les rapports qu'établit le cristallographe avec la nature en étudiant la formation, le mode et le système de cristallisation propre à chaque cristal. Le physicien qui recherche les propriétés de ces roches et de ces cristaux, indiquant aussi les applications possibles.

Grâce aux travaux de ces derniers, en utilisant les propriétés du quartz, une grande firme jurassienne n'est-elle pas récemment parvenue à créer un instrument mesurant le temps avec une prodigieuse précision ?

Bénéfiques dans un sens, maléfiques dans un autre, les succès de l'homme dans la connaissance de la matière font qu'il en devient maître, puisqu'il est même arrivé à lui ravir sa force atomique. Pleine de promesses, pleine de menaces, cette victoire sur le règne minéral réglera tôt ou tard le sort de notre planète.

Installé dans un voluptueux confort, l'homme savoure son œuvre avec satisfaction et fierté, sans paraître se douter à quel point son insouciante quiétude est menacée par ses stupéfiants progrès !

Rapports de l'homme avec le règne végétal

Les rapports de l'homme avec la phytosphère furent à l'origine ceux du consommateur avec le fournisseur. Toutefois avec cette nuance que le fournisseur se passait fort bien du consommateur. En revanche, celui-ci dépendait entièrement de celui-là. En dépit de tous les artifices et de toutes les inventions, l'homme, ainsi que les animaux d'ailleurs, est resté, reste et restera toujours dépendant du règne végétal. C'est pourquoi, dans cette étude, la priorité lui est accordée.

Les fruits succulents du jardin d'Eden, en Asie centrale ; du jardin des Hespérides que d'aucuns situent au pied de l'Atlas, aux îles Fortunées selon d'autres, suffirent aux besoins de l'homme au seuil de son histoire. Le regroupement de documents fort anciens (Charroux) permet de faire état d'un troisième jardin nourricier ayant pu servir aux premiers humains. Il se situerait en Floride, « de l'autre côté du grand fleuve océan ».

Bref, tous les vieux documents bibliques et profanes s'accordent à prouver que *l'homo sapiens* a débuté par la condition de fructivore. De ce fait, il n'était pas encore prédateur, restituant à la terre pépins et noyaux qui, de cette façon naturelle, rentraient simplement dans le cycle immuable de la végétation.

Obéissant à l'ordre « croissez et multipliez », la gent humaine déborda bientôt les limites des jardins créés à son intention, nonobstant les richesses d'une nature prodigue.

Dans ses pérégrinations, l'homme reconnut la comestibilité de céréales (maïs y compris) et de légumes. Ces derniers pris non seulement dans le sens originel de graines mûrissant dans des gousses, mais étendu à toute plante propre à la consommation.

En changeant de latitude, pour se protéger du climat, l'homme chercha abri sous roche, puis construisit sa hutte. En conséquence il devint sédentaire, ce qui l'incita à cultiver céréales, légumes et fruits, recréant dans ces conditions un nouvel Eden à sa mesure.

Les cultures, partant des essais circonscrits et maladroits du cultivateur ancestral, se sont développées jusqu'aux cultures intensives, étendues et opulentes des terres des pays développés.

Mais la phytosphère n'intéresse pas le seul tube digestif. Une grande importance doit être accordée aux forêts qui offrent à l'homme son premier refuge, le matériel utile à l'entretien de ses feux et le bois nécessaire à ses constructions. Actuellement, la forêt a été déviée de sa destination primaire. Sous le régime de l'électricité, du béton armé et du mazout, elle est devenue l'esclave de la presse. L'appétit insatiable de cette dernière menace la forêt d'un anéantissement total. Il faut avoir lu les derniers écrits sur la forêt, sur son exploitation massive, sur le flottage du bois en Tchécoslovaquie, en Finlande, en URSS, au Canada pour se rendre compte des trop lourds tributs dont est frappée la forêt quotidiennement dans le seul but de satisfaire aux besoins des journaux.

Le savant aussi a établi ses rapports avec la phytosphère, pour la questionner sur les antécédents des espèces, leur origine, leur degré de parenté, leur structure enfin. Pour suivre l'évolution du règne végétal, il a dû remonter jusqu'à la bactérie, à partir de laquelle les deux règnes vivants divergent. Cette quête scientifique a conduit le savant jusqu'à l'origine de la vie même, origine sur laquelle tant d'équipés de savants se penchent, dans les laboratoires modernes du monde entier.

Au même titre que le géologue, le botaniste entretient des rapports personnels constants avec la nature verte, mais avec le sol aussi, la flore dépendant de ce dernier. C'est ainsi que Thurmann, célèbre géologue jurassien du siècle passé, a créé en botanique la première notion des associations végétales.

Pour donner à la recherche toutes les chances d'aboutir, on pressent aisément à quel degré le botaniste doit diriger ses excursions vers les endroits les plus authentiques, les plus originels, donc actuellement les plus retirés et fréquemment les plus inaccessibles, les plus sauvages. C'est là que les associations végétales conservent leur pureté et rassemblent toutes les espèces qui les caractérisent. Ces nécessités, qui dirigent les pas du botaniste, font qu'il est mis en rapports intimes avec la nature, dans ses retranchements les plus cachés, mais aussi les plus beaux.

La situation de l'ingénieur forestier et de ses aides est très comparable à celle du botaniste, dans les rapports qu'ils ont avec la nature. Aussi font-ils bon ménage. La sylviculture n'est-elle pas une application des connaissances acquises dans les études des plantes ?

De ces considérations, il ressort, il faut le reconnaître avec humilité, que, d'une façon générale, les rapports de l'homme avec la nature verte se limitent à un intérêt égoïste flagrant. L'homme supprite les avantages qu'il peut en tirer et fait la discrimination entre ce qui est comestible et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est susceptible de le vêtir et ce qui n'est pas textile, entre ce qui peut alimenter ses industries et ce qui est inutilisable.

Rapports de l'homme avec le règne animal

Avant de développer le sujet, est-il besoin de rappeler la définition de l'homme par rapport à la nature, telle qu'elle figure au début de cette étude ? Je ne pense pas.

Précisons toutefois que l'homme occupe un des sommets de l'arbre généalogique du règne animal, dont il fait partie intégrante. La seule chose qui l'en différencie, et qui paradoxalement l'en éloigne, est son cerveau, son magnifique cerveau qui fait de l'homme le seul être capable d'abstractions, je veux dire capable de traiter des sujets abstraits. L'homme est fier de son cerveau ; il a tout lieu d'en être fier. Dès lors, on comprend avec peine comment il se fait que tant de personnes éprouvent le besoin de « s'en libérer (et de l'abrutir)¹ par l'alcool et la drogue » (Hainard).

Nous avons vu que, selon les anthropogonies anciennes, l'humanité primitive occupa des paradis terrestres. Et s'éloignant des jardins que les dieux lui avaient assignés, l'homme ne trouva pas en tous lieux végétation à sa convenance. Il dut se mettre à pêcher, à chasser. Par nécessité, il devint carnivore, ou plus exactement omnivore, ne dédaignant sûrement pas quelques fruits succulents, après avoir dévoré une carpe ou le gigot d'un sanglier.

En raison de l'adjonction de viande à son régime alimentaire, l'homme modifiait profondément ses rapports avec la nature par le truchement du règne animal, de la zoosphère. En effet, dans le but d'assurer la garniture de son garde-manger en toutes saisons, à la culture des végétaux comestibles, l'homme ajouta la domestication des animaux sauvages. En se rendant indépendant de la transhumance des herbivores, il réduisait du même coup les liens qui l'unissaient au monde sauvage et libre.

Ainsi, l'entente qui existait entre l'homme et les animaux s'est progressivement détériorée. D'autant plus que, n'ayant pas renoncé à améliorer son ordinaire, il rendit la chasse toujours plus efficace par le perfectionnement progressif de ses armes. Le chasseur, grâce à sa perfide intelligence, fit définitivement pencher les chances de son côté. La situation s'est constamment dégradée au point que l'équilibre biologique dans la nature est sérieusement compromis. A cause de l'efficacité meurtrièrue des armes du chasseur, depuis des siècles déjà les animaux fuient devant l'homme. Pour le moment, seuls les bactéries et les virus lui tiennent tête.

Le fossé que l'homme a creusé entre lui et les animaux sauvages fait qu'il a perdu un contact précieux non seulement avec eux mais avec la nature elle-même dont les bêtes sont les vivants témoins. En se vantant d'avoir augmenté ses connaissances au détriment de l'instinct, l'homme avoue une révolte contre la nature, j'allais dire une défaite en face des animaux. La perte de cet instinct le prive de la faculté de savoir approcher et comprendre ses frères inférieurs. C'est une abdication sans gloire. Pourrons-nous jamais reconquérir la confiance du monde libre et sauvage ?

Il semble que l'on ait plutôt choisi une direction opposée en introduisant les derniers progrès de la technique (le radar) au service de la chasse à la baleine. Ce qui fait que cette espèce hautement intéressante est en voie d'extinction.

Cette remarque conduit sans transition à quelques réflexions sur les rapports entre la nature et la toute-puissante technique. Les empiétements grandissants des constructions techniques, de quel genre que ce

¹ Les mots entre parenthèses sont de l'auteur.

soit, constituent un des problèmes les plus urgents, les plus difficiles, les plus controversés, les plus douloureux aussi, dans les rapports entre l'homme et la nature.

Il fut un temps, qui n'est pas très éloigné, où la protection de la nature était l'éternelle opposante aux emprises de la technique. Cela venait du manque total de contact entre ces deux forces. Les organes de la protection ne pouvaient donc intervenir que lorsque les menaces envers la nature étaient déjà en voie d'exécution. Cette phase de heurts, de luttes déprimantes et stériles, semble, croyons-nous, à jamais révolue. Le *gentleman agreement*, l'accord raisonnable conclu entre les deux parties, résout une vraie quadrature du cercle. La protection de la nature a maintenant la possibilité d'agir *avec* et non plus *contre* la technique.

Rapports de la noosphère ou du monde des pensées avec la nature

Après Teilhard de Chardin, nous adoptons ce néologisme pour désigner la sphère spirituelle qui entoure et dépasse la sphère végétale et la sphère animale.

L'attitude de l'esprit humain envers la nature est diverse et contradictoire. Cela dépend du fait que certaines religions et certaines philosophies accordent à l'être humain la liberté du choix. Placé, de ce fait, comme à un carrefour, l'homme peut décider de la direction qu'il va prendre, et, dans le thème qui nous occupe, l'attitude qu'il choisira face à la nature : favorable, défavorable, indifférente ou contestante ?

Commençons par la contestation. Depuis les événements de mai 1968, en France, la signification originelle de contester a été maintes fois rappelée dans la presse : *con* et *tester* = tester avec. Dans les rapports existants entre l'homme et la nature, pris dans ce sens, contester ne peut qu'être favorable à ces rapports et renforcer les liens qui unissent l'homme à la nature. En revanche, le terme étant pris dans le sens de discuter, débattre et abusivement d'opposer, de quelle façon s'exercera la contestation face aux rapports de l'homme envers la nature ? La jeunesse, en passe de contestation — ce que nous ne lui disputons pas — ne peut, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, que s'élever contre les droits abusifs que l'homme s'est octroyés dans ses rapports avec la nature :

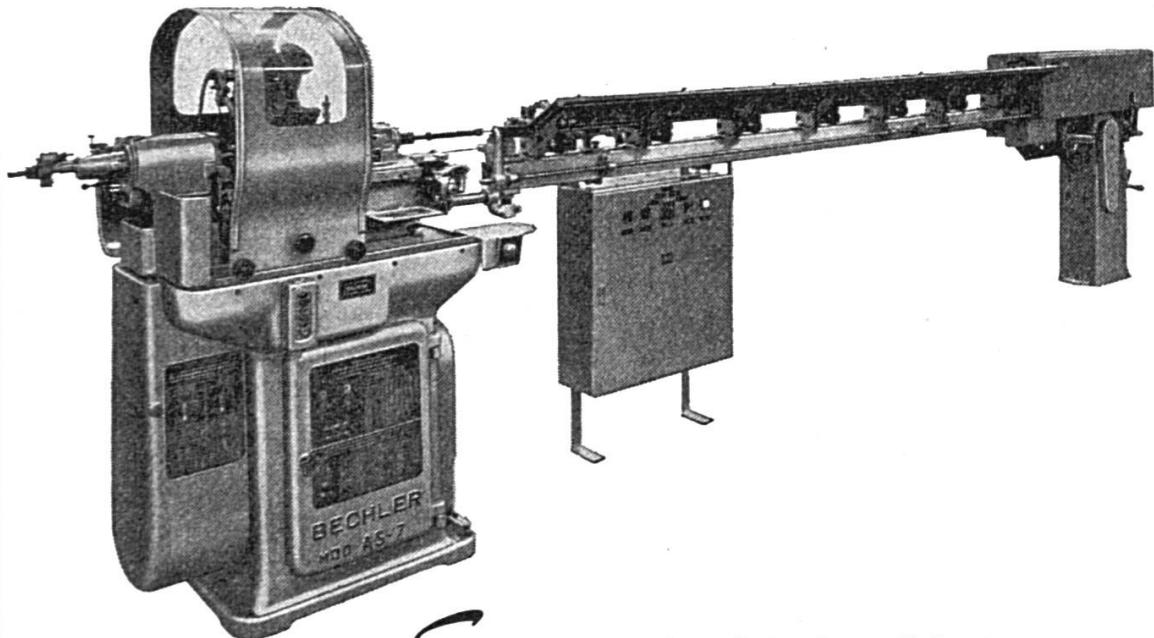
- massacre d'espèces animales rares, à poils ou à plumes, dans des cas certains jusqu'à l'extermination ;
- mutilation de régions magnifiques par des installations industrielles étendues ;
- vandalisme exercé par les touristes, aussi bien par ceux qui arrivent dans les champs fleuris par trains à crémaillère, par funiculaires, par téléphériques que par automobiles. Ces contesteurs-là (on dit aujourd'hui contestataires) sont des apôtres de la nature. Toute organisation œuvrant pour la protection les reconnaîtra.

En revanche, l'attitude indifférente, inactive par définition, représente un poids mort, donc néfaste chaque fois qu'il faut prendre position contre la détérioration des rapports entre l'homme et la nature. En outre, l'indifférence, cette absence de rapports avec la nature, est cause de la privation de tant de joies, de tant d'expériences bénéfiques, de tant de révélations mystérieuses, de tant de mélodies harmonisées, de tant de récréations enfin, qu'elle est anachronique, impensable, monstrueuse.

Augmentez la production de vos tours automatiques

BECHLER

Chargeur automatique MULTIBAR



Savez-vous que...

le chargeur automatique « MULTIBAR », pour tours automatiques BECHLER, offre de nombreux avantages, en particulier :

- Fonctionnement silencieux.
- Aucune préparation préliminaire des barres !
- La première pièce est toujours bonne !
- L'extraction de la chute de barre et le ravitaillement par la nouvelle barre s'effectuent automatiquement en quelques secondes !

ANDRÉ BECHLER S.A. 2740 MOUTIER

Fabrique de tours automatiques

Matériaux S.A. à Delémont

fabrique des

pavés en béton

épaisseur 8 cm.

destinés aux routes communales, vicinales et forestières
aux places de parcs, sentiers de jardins, etc.

1491

Si vous désirez une montre de qualité
exigez qu'elle soit munie d'un balancier
en bronze au beryllium, connu sous le
nom de

Glucydur

Marque déposée par
Les Fabriques de Balanciers Réunies

1500

Une attitude défavorable ? Hélas ! oui, cela existe. Nombreux sont les individus qui, face à la nature, ne peuvent se contenir de supputer, de calculer, de mesurer ce qu'ils peuvent en tirer. Cette moralité, j'allais dire cette immoralité, pousse à acheter, à vendre, à racheter, à revendre du terrain n'importe où, à n'importe qui, à l'affecter à n'importe quoi, pourvu que cela contribue à garnir son gousset. Or, nous pensons que l'authenticité de la probité des rapports que nous entretenons avec la nature n'est prouvée que, lorsqu'en l'abordant, nous renonçons à toute revendication, tout simplement, de plein gré et avec joie.

Là débute l'attitude favorable envers les rapports entre l'homme et la nature. Les lignes qui doivent en rendre compte sont certes les moins ardues. Toutefois, il serait trop facile de les remplir de panégyriques à l'intention de tous ceux qui résolument œuvrent pour la protection de la nature, de tous ceux qui, à titre personnel ou embigadés dans une association, contribuent à diminuer le fossé creusé entre l'homme et elle. Il faudrait parler des succès et des insuccès de la Ligue pour la protection de la nature ; des heurs et malheurs des associations régionales. Il faudrait parler des hommes qui ont lutté, qui luttent encore pour conserver intact à la postérité, un coin authentique, originel et sauvage du patrimoine national ou jurassien. Car chez nous il existe encore des sites vrais et beaux : étangs, gorges, vallées, hauts marais, crêtes sommitales, pour ne citer que les plus importants.

Il faudrait parler aussi de tous ceux qui prêtent une aide efficace aux travaux de réfection d'un mur, d'un sentier, d'une barrière ; de ceux qui consacrent bénévolement des journées entières à la surveillance des champs d'anémones, de pulsatilles et de gentianes acaules, de ceux qui, venant de loin, payent de leur poche tous leurs déplacements. Puis de ceux qui alimentent les mangeoires des oiseaux, là-haut sur la montagne ou la combe enneigées. Enfin de ceux qui, bravant les frimas ou le mauvais temps, vont à skis porter les tourteaux qu'aiment chevreuils et chamois, sans oublier les gros cristaux de sel à lécher dont ces bêtes ont besoin. Mais terminons cette liste, bien avant de l'avoir épuisée, en citant la cohorte de savants qui se partagent les études des sciences s'ouvrant sur la nature, et pour apothéose, les poètes élevant leurs chants à la nature au niveau d'hymnes divins.

L'esthétique, en tant que science du beau, n'a guère place ici, si ce n'est dans le sens du sentiment, de l'idée, de la perception du beau. Sous cet angle, l'homme est l'être privilégié, seul capable de percevoir la beauté de la nature, non singulièrement sur le plan du sentiment et de l'idée mais encore du raisonnement. Chaque paysage n'est-il pas un tableau de maître ou mieux un tableau du Maître qui, par des choses extérieures, objectives, se laisse discuter, se laisse raisonner ?

Avec Hegel, on peut énoncer quelques directives qui aident à apprécier le tableau : la régularité, la symétrie ou l'opposition, l'harmonie enfin, cette dernière tenant compte des formes, des couleurs, des sons, des mouvements. La perception de la beauté est donc une élaboration de l'esprit. Dès lors, on peut estimer l'importance des écarts existant parmi les spectateurs, selon le degré d'éveil de leur esprit, dans l'appréciation d'un paysage. A quoi il faut ajouter l'état d'âme personnel du moment. Devant la nature, l'indifférence représente le point zéro de l'échelle des appréciations. Celles-ci se placent donc en dessus de zéro, ce qui signifie

qu'elles sont toutes positives et toutes favorables. En effet, en dessous de zéro prend place la laideur. Or, dans la nature, la laideur n'existe que là où l'homme est intervenu. Dès lors, le tableau n'est plus authentique, il n'est plus naturel.

La notion du beau est le promoteur de l'élévation de l'âme vers une purification, vers une action de grâce. Cette notion se révèle bien ancrée dans le plus profond secret de l'être humain. Elle prend l'aspect du respect qu'il doit à la beauté, qu'il doit à la nature.

Le sentiment le plus agréable, en observant la nature, est certes celui de l'harmonie, harmonie qui se dégage des paysages les plus divers, les plus opposés. La perception de cette harmonie correspond à l'accord conscient ou inconscient qui s'établit entre l'esprit de l'observateur et le tableau qu'il regarde. C'est ainsi que se crée la grande communion qui lie l'être pensant à la Création. Cette communion fait naître un sentiment qui ressemble à de l'amour pour la nature. En réalité, ce ne sont ni les êtres, ni les choses la composant qui nous sont chers, mais bien l'essence même de la nature qui est en eux ; cette essence qui remonte à l'origine de la nature elle-même et par elle à l'origine de la matière, de la lumière, de l'énergie, de l'esprit, dont nous sommes tous imprégnés pour une éternité.

Outre les quatre aspects différents sous lesquels les rapports entre l'homme et la nature ont été présentés, il en existe un cinquième que j'aimerais encore exposer dans le cadre de cette étude, en dépit des controverses et des contestations qu'il pourrait soulever. Il concerne l'intervention intempestive de l'homme civilisé dans l'évolution naturelle de peuplades dont le développement est comme resté sur une voie de garage. Une telle initiative va à l'encontre des lois de la nature.

L'évolution naturelle des êtres animés, plantes et bêtes, suit un long chemin qui leur donne le temps de s'adapter progressivement et d'une façon harmonieuse aux états successifs par lesquels elle les fait passer. Au cours de cette évolution, les inadaptés sont abandonnés en route, les faibles jonchent les bords du chemin. Seuls les sains et les robustes assurent l'avenir du *phylum*, de la tribu. La phylogénie enseigne que les changements de climat, de milieu, la sélection sexuelle, ainsi que certaines mutations sont susceptibles de modifier l'évolution des espèces dans le sens d'une complexification progressive.

En transportant ces données sur le plan des races humaines, ce qui reste dans le cadre de ce propos, tout en empiétant un peu dans le domaine scientifique, je prends consciemment une position qui s'oppose à certains principes chrétiens. Je m'explique :

La phylogénie laisse tomber les faibles, alors que nous déployons des trésors d'amour, de dévouement et de l'argent à les soutenir, à les conserver.

La phylogénie élimine les mal adaptés, tandis que nous nous efforçons à les secourir, à les récupérer. Tout cela pour exercer nos vertus chrétiennes. Il en ressort que la phylogénie exerce sans cœur et avec rigueur les lois de l'évolution qui améliorent le *phylum*, la race, et condamne nos œuvres qui favorisent la dégénérescence.

Mais il y a pire.

En voulant brusquement « améliorer » la vie des Papous, par exemple, en leur apportant les « bienfaits de la civilisation », on pèche grave-

ment contre l'évolution naturelle de cette peuplade, contre la phylogénie. Intervenir dans l'évolution naturelle qui leur est propre, c'est les soumettre contre leur gré à une expérience contre nature. Une expérience contre nature nuit avant tout à ceux qui en sont l'objet, bien sûr, mais elle se retourne à coup sûr contre ceux qui l'ont menée. On ne peut, sans dommages irréparables, imposer de brusques modifications dans leur façon de vivre et de penser à des peuplades dont l'état d'évolution se trouve décalé de quelques milliers d'années par rapport au nôtre.

Nous en avons une preuve éclatante dans le désarroi qui règne actuellement au sein des peuplades africaines chez lesquelles les colons civilisateurs ont faussé la façon de vivre et leur état d'esprit, en accélérant fallacieusement leur évolution à coups de fusil et à coups de commerce. En paraphrasant Talleyrand, on peut dire : ce fut plus que des crimes, des erreurs. D'autre part, la façon dont se comportent les peuples récemment libérés, à de rares exceptions près, fait mesurer l'énormité du tort que les nations les plus développées leur ont causé. En intervenant de force dans leur évolution naturelle, elles ont péché contre la phylogénie, donc contre la nature. La civilisation et la religion y ont perdu leur prestige. Elles n'ont fait que bouleverser les lois de la nature.

Nostra culpa, nostra magna culpa, nostra maxima culpa !

Arrivé au bout de mon pensum, je me rends compte que chaque chapitre n'est autre qu'un sommaire. Au protecteur de la nature, il n'apportera que les explications et les arguments dont il se sert lui-même. Aussi est-ce aux autres que mon écrit s'adresse, afin qu'il suscite un réveil, une contestation, quelques « oui, mais... ». Alors le but serait atteint. Car, à l'occasion de l'*« Année de la Nature »*, il importe que chacun soit mis en présence des problèmes que posent les rapports que nous avons avec elle, et, pour faire usage d'une formule un peu fatiguée, mais tout de même actuelle, prononcée dans tous les discours, « que chacun prenne conscience de ses responsabilités ».

Peut-être serai-je submergé par les flots de la sève jeune et montante ou pulvérisé par les météores ! Alors il ne me restera plus qu'à me réfugier dans le secret de ma pensée où, par un redressement suprême, je me trouverai seul, face à l'ultime réalité : l'Esprit. « L'Esprit maître de la Nature, du Monde, de l'Univers, où il se confond avec l'idée de l'Absolu, l'idée de Dieu. » Ainsi l'enseigne l'upanishade hindoue, vieille de plus de vingt-cinq siècles.

En raison du caractère moniste de cette sentence, certains me jettent l'anathème. Toutefois, qu'ils ne se hâtent pas inconsidérément. Car il est aisément de la ramener au monothéisme chrétien en ajoutant : « idée de Dieu » de laquelle les révélations bibliques ont tiré Dieu lui-même.

Ch. K.